

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Band: 13 (2021)

Artikel: Le patois : une langue misogyne?
Autor: Maillard, Sandy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048047>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sandy Maillard, née en 1993, est assistante-doctorante en langue et littérature françaises à l'Université de Neuchâtel depuis août 2020. Auparavant, elle a enseigné aux CO de Bulle et de Riaz en parallèle de ses études à Fribourg. Très engagée dans la vie associative, elle est aussi passionnée d'art.

Le patois

Une langue misogyne ?

«L'y a trè chouârtè dè bihè k'on pou pâ menâ : lè dzeniyè, lè tchivrè è lè fèmalè¹» : *«Il y a trois sortes d'animaux qu'on ne saurait conduire : les poules, les chèvres et les femmes.» (IV, p. 235²) Voici un proverbe qui, aujourd'hui encore, ferait se gausser plus d'une personne. Ce type d'humour, sous couvert de liberté d'expression, est en réalité sexiste, dans le sens où il fonctionne sur la base d'un stéréotype discriminatoire à l'encontre des femmes véhiculant une image péjorative de celles-ci – à savoir, dans l'exemple cité en préambule, que les femmes sont indociles (ce qui sous-entend qu'elles devraient l'être) et qu'on peut les comparer à des animaux de la ferme tels que les poules et les chèvres, sur lesquelles pèse tout un imaginaire subversif qui en fait des êtres inférieurs. Or un tel humour a de quoi interpeller, par sa nature oppressive d'une part, par sa fréquence d'autre part. Si le français excelle dans ce genre de «blagues», le patois n'est pas en reste ; il en offre même son lot d'exemples. On peut dès lors se poser la question suivante : le patois est-il une langue misogyne ?*

La réflexion que le présent article se propose de développer s'inscrit dans un contexte particulier : nous avons officié durant une année au sein du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, où notre travail consistait à saisir dans une base de données les variantes phonétiques de nombreux mots qui avaient fait l'objet, au début des années 1900, d'une enquête menée auprès de plus de cent-cinquante patoisants de toute la Suisse romande – des hommes, en très grande majorité ; cela dit déjà quelque chose de leur place, respectivement de celle des femmes, dans la société à cette époque. À un autre niveau, peut-être qu'une représentation des sexes/genres plus égale parmi les correspondants aurait donné une hypothèse de départ différente ou du moins tempérée. Chaque semaine, donc, ces correspondants recevaient un questionnaire et avaient pour tâche de noter chaque mot patois en transcription phonétique, d'en préciser et d'en exemplifier le sens, et de renvoyer leurs réponses.

¹ Le *Glossaire des patois de la Suisse romande* emploie un système de transcription phonétique spécifique. Par souci de lisibilité pour notre lectorat, nous ne conservons cette transcription que dans certains cas et traduisons les exemples en patois gruérien, ce qui a nécessité quelques ajustements.

² Nous renvoyons toujours à la version imprimée du glossaire (tome et page entre parenthèses), aussi consultable en ligne.

Notre travail de saisie n'a porté que sur une part très restreinte du glossaire, soit le second tome consacré à la lettre D, ce qui explique le choix, également restreint, des exemples qui suivent. Nous avons toutefois pu constater plusieurs choses. En premier lieu, les formes féminines des substantifs ou adjectifs transcrits par les correspondants semblent de manière générale moins nombreuses que les formes masculines (nous traitons ici des substantifs et adjectifs genrés, c'est-à-dire qui désignent ou s'appliquent à un référent masculin ou féminin). Dans le cas où elles sont plus abondantes, c'est que le terme désigne majoritairement un référent féminin, comme par exemple [*dzalyo, dzalyə*] (V, p. 1045 ; nous citons comme dans le *Glossaire*, à savoir, d'abord la forme masculine, puis la forme féminine) qui signifie « tacheté,-e » et s'applique presque exclusivement aux vaches. On compte en effet onze occurrences (par « occurrence », nous entendons non pas le nombre de variantes phonétiques d'un mot, mais le nombre de localités dans lesquelles la forme est attestée) du masculin contre 48 du féminin.

Deuxièmement, le nombre d'occurrences féminines semble être en corrélation avec la connotation du mot. Autrement dit, plus les attestations de formes féminines d'un mot sont nombreuses (par rapport aux occurrences masculines du même mot ou par rapport à d'autres mots), plus ce mot a tendance à être connoté négativement : ainsi de [*dzakatyərə, dzakatyərə'la*] (V, p. 1040) qui veut dire « bavard,-e ». Ce terme présente cinq attestations du masculin et trois du féminin en comparaison du mot [*dyé, dyéyə*], « gai,-e » (VIII, p. 32), qui en dénombre respectivement 83 et 26.

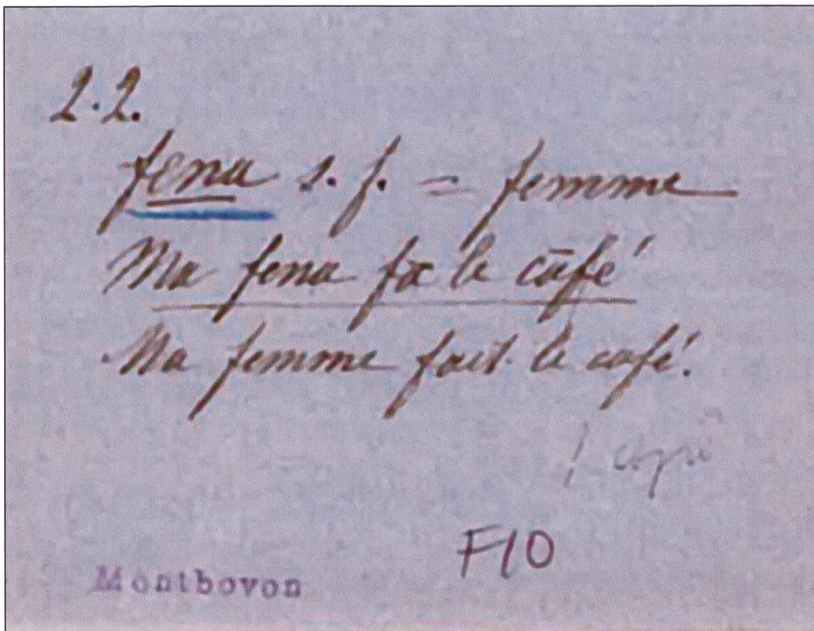
Aussi, les exemples donnés pour illustrer l'emploi en contexte et le sens d'un mot à connotation péjorative impliquent souvent des femmes, comme sous [*détértənyɪ*] (V, p. 522) : « *Lou z-omo lai son doeu to quemèn di z-agné / mé le fenne, mon diu, lai son détertəgné* » (« Les hommes y [à Pallueyres] sont doux comme des agneaux, mais les femmes, mon Dieu, y sont turbulentes »). Cet exemple est d'autant plus manifeste que le sens premier de cet adjectif est « éveillé, vif, joyeux », quand celui de « turbulent » ne vient qu'en second. Par ailleurs, lorsqu'il qualifie un « jeune homme », il signifie « volontaire, audacieux ». Le sens dépréciatif peut certes toujours s'appliquer à des hommes, mais il n'empêche que le fait qu'un exemple sur deux inclut des femmes dans un contexte défavorable qui, en plus, se trouve renforcé par une comparaison, est pour le moins significatif.



Un monde très masculin, officiels et mainteneurs du patois, Fête des patoisants romands, Bulle, 30 septembre 1956. © Photo Glasson Musée gruérien.

Dans le même ordre d'idée, beaucoup d'exemples où des femmes sont mises en scène, peu importe la connotation du mot, revêtent un caractère dépréciatif. Nous en citons quelques-uns: « *Tchiè ke lè [drolè] faran che poran pâ mé dèvejâ?* » (V, p. 981: « Que feraient les femmes si elles ne bavardaient plus? »); « *Le mê dè fevrè l'è le mê yò lè [drolè] dèvejon le min dè to l'an.* » (*ibid.*: « Le mois de février est le mois où les femmes parlent le moins de tout l'an. »); « *Cherè on omo chejin che l'avè pâ cha [drola] po l'èkchitâ.* » (V, p. 982: « Ce serait un homme gentil, s'il n'avait pas sa femme pour l'exciter »); « *Ce ye lai avè laissi féré et que yo asso zu millé, eule lés zairai tot grelanda cin in raportâ on dute por atsetâ dai brouilléri: dé motschaau, dé ribans, dé coaissés.* » (V, p. 1011: « Si j'avais laissé faire [ma femme] et que j'eusse eu mille francs à dépenser, elle les aurait gaspillés, sans en rapporter un sou, pour acheter des bagatelles: des mouchoirs, des rubans, des coiffes »); ou encore dans une chanson très peu élogieuse: « *Ouna fêmala ke fâmè, / Ouna fêmala ke fâ tsantâ le pu (= ke fâ di j'avanhè a on omo), / – I ché pâ che l'é touâ? – / Mertè la mouâ.* » (III, p. 323: « Une femme qui fume, / Une femme qui fait des avances à un homme / – Est-ce que j'ai tort? – / Mérite la mort »).

Enfin, certains substantifs à valeur péjorative n'existent qu'au féminin, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'équivalent masculin. C'est le cas par exemple de [*dyéban-na*] (V, p. 1014) attesté seulement au féminin qui signifie « femme de mœurs légères »; de [*dyæ'zə*] (V, p. 1029), « déesses », féminin pluriel



Fiche d'un correspondant de Montbovon pour le mot *fèna* pour le *Glossaire romand*. Matériaux manuscrits du GPSR-UniNE.

de « dieu » créé par jeu de mots paronomastique à caractère humoristique sur [dyæ, dyæzə], « gueux, -se »; de [dzakata] (V, p. 1040), substantif féminin signifiant « femme bavarde, jacasse », par ailleurs illustré dans l'exemple « Lè [dzakatè] okajyenon chovin di tsèrkotâyè. » (« Les femmes bavardes provoquent souvent des querelles. »); ou encore de la nominalisation de l'adjectif [dróla] (V, p. 979) au sens de « femme qui a perdu la raison » dans une acception ou de « drôlesse, femme de mauvaise vie » dans plusieurs occurrences. D'ailleurs, la nominalisation de l'adjectif « drôle » en patois pour désigner les femmes en général est un glissement de sens sur lequel on peut légitimement s'interroger.

Nous pouvons plus encore resserrer le curseur et nous pencher en détails sur le contenu des articles du glossaire consacrés aux mots « femme » ([fèna] VII, p. 253) et « femelle » ([fèmala], VII, p. 246). Les sens de [fèna] tout d'abord sont « femme en général, mariée ou non, fille pubère ». L'article classe les différents sens et exemples sous plusieurs catégories : « en tant que compagne de l'homme », « dans son aspect physique », « dans son habillement », « dans son travail » ou encore « dans son rôle au sein du couple et de la famille » – contextes déjà parlants. On compare une mine mauvaise à un « cul de vieille femme³ », une personne trop curieuse à une vieille femme⁴, une femme mal habillée

³ « L'a ouna mina kemin le ku d'ouna viye fèna. » : « Elle a une mine comme le cul d'une vieille femme »; moins littéralement, « elle a mauvaise mine ».

⁴ « Kuryà kemin ouna viye fèna. » : « curieux comme une vieille femme ».

à un bouc⁵; on emploie le verbe « utiliser » pour dire « avoir des relations sexuelles avec une femme⁶ »; sans compter toute une série d'usage faisant office d'insultes (« [intoutsou da fèna] », « puanteur de femme »; « fèna dè rin »; « femme de mauvaise vie », ...), de plaisanteries⁷ ou de dictons⁸ très peu flatteurs. La liste de ces emplois dépréciatifs est longue, mais ceux-ci vont de pair, comme c'est souvent le cas dans nos sociétés judéo-chrétiennes, avec l'hyperdulie: exemple isolé mais qu'il convient de relever, l'Assomption devient « la fitha i fèmalè », « la fête aux femmes ». Le mot « femelle » possède les mêmes sens que « femme » et est utilisé dans les mêmes contextes. On trouve aussi les sens plus spécifiques de « vieille fille » dans une attestation et de « femme de mauvaise vie » dans de nombreuses occurrences. À ce propos, une comparaison avec les entrées « homme » et « mâle » serait bienvenue, mais celles-ci ne sont pas (encore) disponibles.

Avant de clore notre propos, nous pensons nécessaire de revenir sur les biais qui ont précédé le développement de cette réflexion ainsi que sur les limites de celle-ci. Nous avons bien sûr conscience que, à la manière dont nous avons mené notre enquête, notre hypothèse principale ne saurait trouver de réponse absolue entre ces lignes.

D'une part, la question posée à l'aune de cet article présente deux biais principaux. Elle part d'abord d'un postulat, à savoir que le patois *est* une langue sexiste, dominée par le masculin, tout comme le contexte socioculturel dans lequel elle était parlée. Or plusieurs questions surgissent ici: le patois est-il une langue sexiste *en soi*? ou est-il le reflet du sexisme d'une société ancrée dans un temps et un lieu donnés, qui se manifeste dans le langage? D'autres langues, comme le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand ou l'anglais, étaient-elles aussi (déjà, devrait-on dire) sexistes à cette même époque au sein de couches sociales semblables? Le lien étroit entre langue et pensée a été établi par maintes études réalisées notamment en psycholinguistique (nous renvoyons notamment aux travaux de Pascal Gygas, Université de Fribourg). Et il n'est plus à prouver que les femmes ont toujours pâti d'une condition moindre dans la plupart de nos sociétés (à la fois cause et conséquence de la misogynie), et la Suisse romande du début du XX^e siècle ne fait pas exception – nous donnerons pour seul exemple le fait qu'il a fallu attendre 1971 pour qu'elles soient enfin considérées comme des citoyennes. Le postulat que le patois

⁵ « Lè fènè ch'atifan vouè k'on krèrè vère di bok. »: « Les femmes s'attifent aujourd'hui de telle manière qu'on croirait voir des boucs. »

⁶ « [Èbin-ny] ouna fèna »: « avoir des relations sexuelles avec une femme ».

⁷ « Tchinta diferinthe intrè ouna fèna è ouna fyôla? On betè le boutson kan la fyôla l'è pyèna; la fèna l'è pyèna apri k'on a betâ le boutson. »: « Quelle différence y a-t-il entre une femme et une bouteille? On met le bouchon quand la bouteille est pleine; la femme n'est pleine qu'après qu'on a mis le bouchon. »

⁸ « Quand l'est qu'on va à la faire, se la première dzein qu'on reincontrè est 'na fenna, la faire est manquâie »: « Quand on va à la foire, si la première personne que l'on rencontre est une femme, la foire est manquée. »



Bûcheronnage à Estavannens, vers 1930, groupe d'hommes photographié par une femme, Béatrice Caille, © Musée gruérien.

est une langue misogyne est donc pertinent, parce que la mentalité de l'époque l'était et a pu impacter le patois jusque dans les exemples que les correspondants du *Glossaire* (eux qui étaient, de plus, majoritairement des hommes) ont livrés.

Mais cette question est très vaste – trop pour un article et un corpus de cette taille. Même se baser uniquement sur les données du glossaire n'offrirait qu'une réponse partielle. En plus d'un corpus beaucoup plus large, en termes tant spatiaux que temporels, il faudrait aussi interroger l'influence que le français a pu avoir sur le patois concernant cette dimension particulière, respectivement mettre en évidence les phénomènes intrinsèques au patois et ceux qui auraient été hérités du français – ou même d'autres langues.

D'autre part, nous ne citons que quelques exemples, tirés d'un corpus très réduit, alors que le glossaire contient plus d'un demi-million d'entrées. Pour obtenir des résultats qui soient absolument objectifs, il conviendrait de réaliser un véritable travail d'analyse quantitative, qui tiendrait compte de chaque mot en se posant la question du nombre d'occurrences masculines et féminines en fonction de leur connotation, en examinant les exemples qui les illustrent et en étudiant chaque exemple mentionnant une ou des femmes. Sur cette base, des statistiques très précises pourraient ainsi être faites et fournir des chiffres solides. Mais cela constitue un travail de recherche d'une envergure considérable, que nous n'avons ni les moyens, ni la place de mener ici. Tout au plus souhaitons-nous émettre une hypothèse, lancer quelques

pistes de recherches et éveiller quelque intérêt à les suivre plus dans le détail.

Dès lors, pourquoi poser cette question, si on ne peut y répondre de manière formelle, et alors même que – penseront peut-être certaines personnes – nous ferions mieux de placer nos efforts dans la préservation du patois plutôt que dans sa critique? Pour commencer, les intuitions débouchent souvent sur des résultats probants et œuvrer pour la conservation de quelque chose n’empêche pas le regard critique. Même, il est toujours profitable de porter un tel regard sur ce que nous tentons de conserver, de se demander pourquoi nous le faisons, avec quelles motivations, à quelles fins, et quel contenu nous souhaitons léguer. Car souvent, dans l’urgence que provoque la peur de voir disparaître tout un pan de culture, nous nous attachons à la glorifier, allant jusqu’à en omettre certains aspects moins illustres – quand bien même ceux-ci pourraient servir à la construction d’un avenir meilleur.

La question que le présent article pose, à savoir « le patois est-il une langue misogyne? », est donc non seulement à propos, mais surtout actuelle, étant donné qu’elle est transposable à toute langue et à toute société. À l’heure de l’émergence de l’écriture inclusive et du langage épïcène, dont nombre d’études ont déjà prouvé le bien-fondé, à une époque où les mouvements luttant pour l’égalité entre tous et toutes se multiplient, nous espérons, en portant dans cet article un regard critique sur le patois, susciter chez nos lectrices et lecteurs une réflexion sur notre propre langue, sur notre propre manière de penser et, pourquoi pas, ouvrir les mentalités à la faveur d’une société moins oppressive et plus inclusive.

